

Dans «Ça brûle», une adolescente se consume, et consume, pour un pompier.

Les feux de l'amour

Camille Varenne. DR

Par Emily BARNETT

QUOTIDIEN : Mercredi 16 août 2006 - 06:00

Ça brûle de Claire Simon, avec Camille Varenne, Gilbert Melki. 1 h 51.

4 réactions

Un cheval s'avance au trot sur une route de campagne, s'immobilise soudain, visiblement captivé par quelque forme maintenue dans le hors-champ, et qu'un mouvement de tête de l'animal consent à dévoiler : une jambe, d'abord, puis l'horizontalité gracieuse d'un corps évanoui. Sa jeune maîtresse, sans vie peut-être, après la chute qu'on devine. Une minute dans le chant amplifié des cigales, et le muet spectacle se trouble d'une voix : «*Tu as mal ?*», «*tu as des fourmis dans les pieds ?*», «*tu sens quand je te touche l'épaule ?*» L'adolescente s'éveille au contact des mains méthodiquement posées sur son corps. Aussitôt, regard et visage s'embrasent à la vue du pompier qui dispense les premiers soins et allume, sans le savoir, le premier feu de *Ça brûle*. Le sauvetage ouvre sur une cristallisation amoureuse à combustion lente, en plein coeur adolescent.

Physiologique. Livrer un coeur aux flammes, c'est tout le projet du deuxième long-métrage de fiction de Claire Simon, réalisatrice habituellement affiliée au genre documentaire. Pour autant, il ne sera pas question de transports, de langage ou de rituels amoureux. Plus que métaphorique, la brûlure est physiologique. Au lendemain de la rencontre, Livia, à peine éveillée, vérifie sur son portable si le pompier, Jean Susini, a cherché à la joindre, dans un geste dont le caractère inédit s'étend peu à peu au reste du corps. Tel mouvement de tête, telle coloration de peau ou inflexion de voix affectent celui-ci d'une identité nouvelle, en même temps qu'ils fournissent à l'image sa pâte, une matière fragile et précieuse. Au fil de la journée, l'élan amoureux se propage, à la manière d'un incendie, au-delà des limites de la peau, réorganisant l'espace selon une géographie du désir. La caserne de pompier, ou les abords de la maison de Jean figurent ainsi les jalons successifs de l'itinéraire amoureux, programme et errance tout à la fois.

Chaque lieu surgit d'une campagne varoise figée dans la chaleur estivale, ruisselante de lumière. Si bien que de la brûlure initiale semble sourdre une brûlure d'une tout autre nature, purement topographique. Chaleur et désœuvrement : entre deux étapes, l'incandescence Livia abandonne sa monture et se laisse rejoindre par un groupe d'adolescents, seuls habitants, semblerait-il, d'un

village aux volets fermés. Tours de scooters et pérégrinations en tout genre (poursuite, ballade, parades amoureuses) s'opèrent selon un art subtil de l'ennui, un bien-être dans l'inertie.

Irréparable. Le drame amorcé vient se dissoudre dans la chronique sociale, entre dans la temporalité inefficace de l'observation. Et lorsqu'à la fin du jour, l'adolescente finit par commettre l'irréparable en déclenchant un incendie de forêt _ le plus sûr moyen d'attirer l'attention de son pompier _ *Ça brûle* semble entièrement basculer dans un régime d'image propre au documentaire. A la poussée dramatique se substitue la plus pure des envolées sensorielles, le poème archaïque et sauvage d'une image incendiée, d'une fiction dévorée par les flammes immenses du réel _ infligeant au film sa troisième et dernière brûlure.